

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 36

Artikel: Ce fut une bien belle fête !
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218972>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1924 pour **2 fr. 00** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



ENTRE NOUS, VOISINE...

De quoi aurai-je l'air ?... De quoi vous auriez l'air, Voisine, si un beau jour, faisant la nique à la mode, vous suiviez vos propres goûts sans égards pour les siens ? Si vous ne portiez pas, pour lui plaire, des manches courtes en hiver et des cols hauts en été, si vous ne faisiez pas ceci — qui vous gêne ou vous déplaît — parce que cela se fait, si, enfin, vous jettiez aux orties les médiocres petites vanités de l'extérieur pour rechercher plutôt la jolie fierté d'avoir su conserver un intérieur, peut-être modeste, mais confortable parce que basé sur le bon sens et en accord avec le budget qui le régit ? De quoi vous auriez l'air, encore, si vous faisiez passer votre santé — et parfois celle de ceux qui vous entourent — avant des apparences inutiles et qui trompent à peine le public auquel vous sacrifiez tant d'heures précieuses, et jusqu'à votre bien-être ? De quoi vous auriez l'air ...mais, je pense, d'une femme intelligente, d'une femme libre, née dans un pays libre et qui prétend rester telle !

J'ai souvent pour compagnie de route une personne de valeur qui pour des raisons d'hygiène, de santé, ne porte que rarement un chapeau, ayant la tête délicate, et toujours des toilettes d'une simplicité presque en désaccord avec sa situation sociale, car elle donne beaucoup et met en pratique des idées sociales très avancées, très élevées. Je n'ai jamais vu un sourire sur son passage ; une estime parfaite l'accueille en quelle circonstance que ce soit. Son indépendance, faite de dignité et de sincérité, me fait envie et je crois, voisine, qu'il y aurait pour nous un effort à faire de ce côté-là, particulièrement en ce temps qui se ressent encore des troubles de la grande guerre et où l'on va facilement d'un extrême à l'autre. Après tant de privations on s'est un peu grisé de facilités, de luxe et de plaisirs. Et, d'autre part, les brebis de nos troupeaux sont moins pressées de se suivre l'une l'autre que nous ne le sommes de nous imiter entre nous. Pourtant nous sommes autant de coeurs et de figures différentes, nous avons chacune des ressources et des aptitudes particulières... Voisine, les vendanges sont proches, que chacune récolte le fruit de la sienne, et le porte au pressoir tout droit et le vin sera bon.

De quoi vous aurez l'air de ne point regarder dans le seillon d'à côté, et de mener votre af-

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON TSACHAO

Ate que la tsasse que vâ recoumeinci. Hardi tsachâo ! On va ein ôtre dâi mouettâie de tsin, dâi débodenâie de pétâiru et dâi : « Diabe m'einlevâi se l'é pas manquâie ! » Et pu, dein lè cabaret, on va ein ôtre racontâ de clliâo merâclio de tsachâo. Vo séde que, de cotouma, sâvant bin racontâ et que lè brague lâo cotant pas atant que lo fein lè z'annâe de chêtsresse.

Ion qu'ein savâi contâ et pas poû l'êtâi on certain coo de pè... (M'einlevâi se vo vu dere de iô l'ire : vo n'âi pas fajta d'itre tant courieu ! D'ailleu l'è Fridolin que m'a cein subyâ dein lorolhie. L'è dan onna tota veretâblia.) Clio coo de pè... (Na, vo lo derî pas) cli coo s'appelâve Cougnedzanlye et l'êtâi tsachâo. On coup que bêvassâi quartetta avoué quaque z'ami, lâo dé-sâi dinse :

— On iâdzo, à boun'hâora, i'été braquâ âo câro d'on boû, ie vâo arrevâ onna lâvra que vegnâi tot bounameint contre mè. L'âovro mon sat ein lo tegneint d'onna man, et pu de l'autra, ie fasé quemet se voliâvo rapertsi oquie, quemet on sâitavoué la manetta de la faux, et quand la bite l'a étâi bin eimmodâie, adi tegneint mon sat de la man gautse, de la man drâite tserdzo mon pétâiru et pu... rrau, onna débordounâie... vaitcâ la lâvra dein mon sat. Pèsâve veingt-huit lèvre et nâo ceint gramme sein la pi. Adam mè su peinsâ : « T'a bin meretâ de fére lè dhî z'hâore ! » Prégno ma botolhie po bâire onna golâie à glouglou, quand vaitcâ on tsâmo (chamois) que m'arreve dessu. Vito on coup de fusi et vaitcâ la bite que clliostse et que s'è fot bas : ma bâla lâi avâi trossa la piauta gautse de derrâi et traves-sâ l'orolhie drâite dâo mimo coup.

— Quemet cein s'pâo-te ? fâ quaucon.

— Faut vo dere que clli tsâmo, tot ein corrint, s'êtai grattâ l'orolhie drâite avoué sa piauta gautse justo âo momeint que ma bâla l'è arrevâie... Adan, à l'avi que mè tserdzivo cllia bite su mè z'èpaule, vaitcâ on puchet sanliar (sanglier) qu'arrevâve du lo coutset dâo cret âo dissime galop. L'âovressâi on mor quemet lo tunnet dâo Simpllion et montrâve dâi deint quemet dâi berle de fochâo. Ne fâ ne ion ne dou ; mon fusi l'êtâi dëtserdzi, l'empougnâ la botolhie pè lo mandze et pu...

— Et pu, quaise-tê, dzanlyâo ! que fâ ion dâi bêvâo ein lâi eimpougneint lo bré drâi.

Cougnedzanlye s'arrête onna menute et répond :

— T'i onna serpeint, se te m'avâi pas ratagnâ lo bré, mè rondzai se ne tyâvo pas oncora clli sanliar avoué lo tyu de ma botolhie !

Marc à Louis.

CE FUT UNE BIEN BELLE FÊTE !

MAINTENANT, c'est décidé, nous n'aurons pas, à Lausanne, le prochain tir fédéral. Faut-il s'en affliger ou s'en féliciter ? On ne sait. Après tout, nous avons le Comptoir. Il est annuel, ça prend moins de place et c'est beaucoup moins bruyant. Contenons-nous de ça.

Mais cette question du Tir fédéral, revenant sur le tapis, nous a fait songer à celui de 1876, le dernier qu'ait eu lieu à Lausanne. Voilà tout de suite cinquante ans. Comme le temps passe. Ce fut une bien belle fête ! Nous eûmes le privilège de la voir, même d'y participer un brin. Nous avions quinze ans, alors. Hélas ! où sont-ils nos quinze ans ? Nous étions un petit collégien, oh ! tout petit, petit, car aux exercices de cadets du mercredi après-midi, nous avions tant de peine à marcher au pas qu'on nous plaçait toujours en « file creuse ».

Ah ! ce Tir fédéral de Lausanne a laissé, en général, de bons souvenirs. Louis Ruchonnet en était le président. Dans son discours du jour officiel du Tir fédéral d'Aarau, il y a un mois, M. Chuard, président actuel de la Confédération, en a évoqué le souvenir.

« Je ne sais, chers Confédérés, a-t-il dit, si je me fais illusion, mais il me semble retrouver à ce Tir fédéral de 1924 quelque chose de l'esprit qui animait le premier auquel j'ai assisté, celui de 1876, à Lausanne, que présidait L. Ruchonnet, mon illustre concitoyen vaudois. Et il me sera permis, sans doute, de rappeler à cette occasion à nos confédérés argoviens un souvenir personnel qui me paraît avoir sa place dans cette cérémonie.

» A la journée officielle du Tir fédéral de Lausanne assistait, comme président de la Confédération, votre grand concitoyen, qui fut aussi un des grands magistrats de notre pays, Emile Welti, auquel j'eus l'honneur de serrer la main, présenté par mon père, le colonel J.-L. Chuard, un de ses amis et camarades militaires.

» J'ai entendu son discours à la tribune officielle, et je me souviens des paroles élevées qu'il consacrait aux événements récents, en exprimant à la fois son respect des décisions populaires, et sa tristesse au sujet des plus récentes. Il s'agissait du premier exercice du droit de référendum et du rejet de lois fédérales auquel il avait abouti.

» Aujourd'hui, chers confédérés argoviens, et par le libre jeu de nos institutions, c'est un Vaudois qui vient vous rappeler le nom du grand homme d'Etat que vous avez donné à la Confédération, de celui qui, avec le général Hans Herzog, Argovien lui aussi, chef militaire aimé et respecté de tout un peuple, a préparé l'organisation militaire encore en vigueur aujourd'hui dans ses lignes principales, l'organisation grâce à laquelle, avec l'aide de la Providence divine, l'armée suisse a pu, en quelques jours, couvrir nos frontières et les protéger durant la formidable guerre qui sévissait autour de nous.

» Le président Emile Welti exprimait à Lausanne, en 1876, avec son respect de la volonté populaire, sa tristesse au sujet du résultat négatif, conséquence du premier exercice du référendum, des votations qui se succédèrent après la

mise en vigueur de la constitution de 1874. L'histoire se répète, chers confédérés, et le Vaudois qui a aujourd'hui le grand honneur de parler ici au nom du Conseil fédéral pourrait se servir des paroles mêmes de son illustre prédécesseur, etc. »

Nous sera-t-il permis d'évoquer aussi quelques souvenirs personnels ? Oh ! rassurez-vous, ils n'ont rien de politique.

Les derniers jours qui précédèrent le tir, il soufflait une bise très forte. Le drapeau fédéral qu'on avait hissé au clocher de la Cathédrale, violemment secoué, s'était déchiré, mais il tenait bon. Nous suivions cette lutte de notre classe du Collège, à la Cité, tout en écrivant une version latine. Notre professeur, c'était Charles Vulliémoz, auteur du livre « Les derniers Vaudois », suivait, lui aussi, le conflit de la bise et du drapeau. Tout-à-coup, il s'en va au tableau noir, saisit la craie et écrit :

Battu par la tempête,
En proie aux aquilon,
Notre drapeau répète :
« Tant pis, nous maintiendrons ! »

Il fut vaincu, hélas ! le pauvre drapeau, et si nos souvenirs sont fidèles, il fut arraché et tomba dans la rue St-Etienne. On en mit un autre.

La ville était admirablement parée : drapeaux, tentures, guirlandes, à profusion ; partout des arcs de triomphe ; dans quelques rues, on avait planté, en bordure des trottoirs, des sapins descendus des forêts de la ville. La foule était énorme et la circulation intense, particulièrement les dimanches et le jeudi officiel.

La place de la Riponne était ornée d'un très grand jet d'eau, qui en occupait tout le centre et dont la colonne liquide dépassait en hauteur le faîte du Musée Arlaud. Au moment où le cortège d'ouverture débouchait de la rue Madeleine le jet d'eau s'élança dans l'air, salué par les acclamations de la foule.

La veille de l'ouverture, la bannière fédérale nous avait été apportée par le Comité du tir précédent, qui avait eu lieu à St-Gall. La délégation de cette ville était logée à l'Hôtel Gibbon.

Pour le tir fédéral, on avait reconstitué la Musique militaire de Lausanne, qui s'était dissoit quelques années avant. La direction en avait été confiée à M. le professeur Henri Gerber. Ce corps de musique, reformé en quelque sorte, au pied levé, avait naturellement un répertoire très sommaire. Nous nous souvenons qu'au grand cortège d'ouverture, auquel nous avons pris part comme cadet, nous étions placés droit devant la dite musique. Or, de Montbenon à Beaulieu, en traversant toute la ville, ces musiciens, toutes les fois que c'était leur tour de jouer, répétaient le même morceau : Ta, tata, ta, ta, tata, ta, tata, etc.

Pour les concerts à la cantine on avait engagé la musique de Constance. Elle fit fureur avec la « Trompette de Säckingen », qui mettait en vedette un piston merveilleux.

Quand les participants au cortège d'ouverture arrivèrent à Beaulieu, la sueur au front, il faisait chaud. On nous rangea, nous, les cadets, devant la cantine, de sorte que nous n'apercevions et n'entendions rien de la cérémonie de la remise de la bannière, qui se passait devant le pavillon des prix, assez éloigné. Nous avions chaud, nous aussi, et nous avions soif, nous aussi. Soit oubli, soit décision prise en haut lieu, on ne nous offrit rien. La cérémonie terminée : « Garde à vous... fixe ! Portez... arme ! En avant... arche ! » Nous allions reporter les fusils au Collège, à la Cité. Nous nous souvenons que nous l'avions trouvée mauvaise. Notre ardeur patriotique, car nous en avions alors, méritait mieux que ça.

Le jeudi officiel, il y eut, le soir, illumination de la ville. C'était superbe. Malheureusement, la gaieté générale fut gâtée par un incendie, qui détruisit, à la rue de l'Ale, la chétive maison de deux bons vieux, qui, pour en masquer la vétusté, en avaient tapissé la façade de sapin, piqueté de fleurs multicolores en papier. Le cortège

d'ouverture avait applaudi, au passage, ces deux bons vieux, qui, le chef branlant, le regardaient de leur fenêtre. Ils faisaient penser aux « Vieux » d'Alphonse Daudet.

Le dernier dimanche, nous eûmes, l'après-midi, la visite d'une société de musique de Lyon. Elle donna à la cantine un fort beau concert, dont elle affecta la recette nette aux victimes de l'incendie, tout récent, d'Albeuve. Il y avait grande affluence et nos excellents voisins furent chaleureusement applaudis.

Mais toute bonne chose a une fin. Le lundi, jour de clôture, il pleuvait. Il y eut, à la cantine, un banquet quelque peu mélancolique, au début, mais qui, nos bons crus aidant, s'égaya graduellement. Il y avait même, à la fin, des gaîtés quelque peu exubérantes.

Un cortège se forma pour aller porter la bannière fédérale chez Louis Ruchonnet, qui habitait l'ancien hôtel de la Banque cantonale, rue St-Pierre. Les membres des comités avaient presque tous à la main ou au chapeau des épis, provenant de la décoration de la tribune de la cantine.

Dans la cour de la Banque, sous les parapluies, les verres circulaient ; c'était le coup de la fin. Louis Ruchonnet prononça une éloquente allocution et déclara terminé le Tir fédéral de Lausanne. Mais quand il eut tout dit, comme il restait encore un peu de vin dans les bouteilles, Charles Vulliémoz, dont nous avons déjà parlé plus haut, saisissant les épis que portait son voisin et s'en inspirant, fit, avec la chaleur qui lui était coutumière, une vibrante improvisation. Tout le monde s'embrassait.

Ce fut vraiment une bien belle fête ! J. M.

LA CHANSON DE L'OIE

GN N de nos lecteurs du Brassus nous adresse la chanson que voici, qui a un intérêt plutôt local. Les vers n'en sont pas impeccables, mais peut-être n'en amusera-t-elle pas moins nos lecteurs de La Vallée, à qui elle rappellera sans doute une joyeuse et comique aventure.

Vers 1850, quelques fins becs du Brassus ayant reçu une oie, la confièrent, pour l'appréter, à un cordon bleu de l'époque.

Pendant qu'elle mijotait, elle fut subtilisée par un citoyen qui, aux surnoms de *Sans-doute* et de *la Providence*, joignit bientôt celui de *l'Oie*.

A la suite de cet exploit, les frères Meylan, du Crêt-des-Lecoultr, composèrent la chanson suivante qui, malgré ses rimes bien imparfaites, connaît chez nous, une grande vogue :

C'était un jour, près de Noël
Louis alla dans la forêt.

Il dit à son épouse

Eh bien !

Je reviendrai sans doute

Vous m'entendez bien.

En revenant de la forêt

Louis passa par le Piguet

Il sentit la fumée

Eh bien !

Qui embaumait la contrée

Vous m'entendez bien.

Il entre chez Constant Piguet

Où il demanda un quartet

Du pain et du fromage

Eh bien !

En attendant sa froie

Vous m'entendez bien.

Tous ces Messieurs sont assemblés

Dans la salle des canapés.

Ils tirent la sonnette

Eh bien !

Pour appeler Georgette

Vous m'entendez bien.

Georgette gagne l'escalier.

Louis s'approche du foyer.

Il se saisit de l'oie

Eh bien !

Et l'emporte avec joie !
Vous m'entendez bien.

Près de la scie à Bagadé

Des châtaignes on a retrouvé

La sauce dispersée

Eh bien !

Le long de la rivière

Vous m'entendez bien.

Un oiseau d'une autre façon¹

Vint réprimander le larron :

— Je suis la Providence

Eh bien !

Craigiez donc ma vengeance !

Vous m'entendez bien.

Et plus tard on a discuté

La peine à lui infliger :

Trois mois dans sa tanière

Eh bien !

En pleurs et en prière

Vous m'entendez bien.

¹ Allusion à un autre sobriquet.

PAS SI FOU QU'IL EN A L'AIR

FREQUENTEZ-VOUS les médecins, pis encore les médecins-alienistes ? Non ? Tant mieux pour vous ! Je ne connais pas de société plus propre à nous faire douter de notre pauvre jugement.

Pour les psychiatres, l'humanité est une collection de nerveux, de névrosés, de neurasthéniques, d'anormaux, d'originaux, de piqués, de dégénérés et de demi-fous. Quant aux autres, les normaux, tout-à-fait normaux, il paraît y en avoir si peu que ce serait faire preuve de bien de la prétention que de vouloir faire partie de cette infime catégorie. Ceci dit, faites votre choix, mes frères !

Mais au fait, est-ce si facile de différencier les fous de ceux qui ne le sont pas ? On en pourrait douter à lire l'anecdote suivante que nous trouvons dans le *Figaro* de 1877 et dont nous lui laissons la responsabilité du nom :

Une certain docteur T..., affligé d'une monomanie assez grave pour qu'on eût jugé opportun de le confier aux soins d'un médecin aliénéiste, aurait été, sur la prière de sa famille, amené en voiture dans la maison du Dr Blanche, sous la conduite d'un ami dévoué, M. le Duc d'Audiffret-Pasquier ; président du Sénat et de deux autres personnalités. Durant le trajet, M. d'Audiffret-Pasquier, vivement émotionné par une discussion politique, se laissa envahir par une animation qui n'était point encore dissipée en arrivant à destination.

On se présente devant le Docteur qui était prévu de la visite, mais ne connaissait aucun des assistants. Son futur pensionnaire était d'un calme parfait et causait avec une désinvolture charmante, tandis que le duc d'Audiffret-Pasquier parcourait le salon à grand pas en continuant sa diatribe. L'aliénéiste le suivait de l'œil, et avec cette habileté que donne une longue expérience, il accapara ce visiteur, l'isolait, l'emmène doucement dans une chambre séparée et donnant un tour de clef l'enferma.

Les autres personnes s'étaient dispersées. M. T., après avoir tranquillement lorgné les tableaux s'était glissé dans le jardin, et, ayant hélé une voiture avait regagné Paris. Ses compagnons ne le voyant plus, croyant l'expédition terminée avaient disparu de leur côté.

Lorsque le docteur revint vers son pseudo-malade, il se trouva en présence d'un homme exaspéré qui lui demanda compte d'un pareil procédé.

— Calmez-vous, mon ami, lui dit-il.

— D'abord je ne suis pas votre ami ! Que signifie cette séquestration.

— Voyons, pas de nerfs, cela ne vous vaut rien !

— Savez-vous que je suis le duc d'Audiffret-Pasquier ?

— Allons, soyez sage, ou sinon...

— Sinon, quoi ?...

Alors la colère du président du Sénat ne con-